

ROCK & FOLK

**ANN SCOTT
RENCONTRE
THE
KILLS**

**NICOLAS
BEDOS
MES DISQUES
A MOI**

**THE
BLACK
KEYS**

**CRISE DU BLUES OU
BLUES DE CRISE
?**

**STONES
JOHN CALE
WILCO
BEATLES
SEX MACHINE
JOHNNY MARR
REM**

JAN 2012



Bizarre mais grandiose



The Who

"QUADROPHENIA"
Universal

En 1973, un nouveau concept pointait son nez dans le grand cirque rock and roll : la nostalgie faisait sa première apparition. David Bowie sortait "Pin Ups", hommage au Swinging London, carte postale posthume de ses années mod, dans lequel il reprenait, entre Them, Kinks et Yardbirds, deux morceaux des Who. La même année, les Who en question lâchaient "Quadrophenia", un nouvel énième conceptuel, obsédé par les sixties non pas dans la forme, mais dans le fond. Townshend narrait l'aventure tragique d'une jeune mod du début des années 60. Au programme, paranoïa, schizophrénie, malaise adolescent (le fameux *teenage wasteland*) et suicide. Cette nostalgie nouvelle chez deux artistes majeurs était un signe des temps : jusque-là le concept même était interdit : la nostalgie est le cauchemar de Mick Jagger comme celui de Bob Dylan. Ne jamais regarder en arrière, ne jamais s'entendre dire que *c'était mieux avant*. Bref, ne jamais vieillir, puisque se retourner c'est admettre qu'on a été jeune et qu'on ne l'est plus. Mais Bowie en finissait avec le glam et ses "Pin Ups" étaient, en quelque sorte, un adieu aux primes années. Pour Pete Townshend, c'était autre chose. L'homme était lessivé. Trop de drogue, trop de mysticisme confus en contradiction complète avec son mode de vie, trop de pression sur ses frères épaules pour le quasi unique compositeur et parolier d'un groupe qui avait enquéillé "Tommy", "Who's Next" et la débâcle de "Lifehouse". Au lieu de resserrer les boulons et revenir à la simplicité des premiers enregistrements du groupe qu'il n'a jamais cessé de

vanter, le compositeur s'est lancé dans un projet ambitieux et épuisant. En conséquence de quoi, "Quadrophenia" est le dernier *opéra rock* des Who, et dans le même temps, le dernier album important du groupe. Ce qui ne veut pas dire, loin s'en faut, que le disque est grand. Comme tous les doubles albums, il est trop long. Plusieurs morceaux sont inutiles. L'histoire de Jimmy le Mod, comme celle de Tommy l'aveugle, est abracadabrante et mal maîtrisée. Les synthés sont partout, et même les meilleurs titres n'atteignent jamais la puissance des classiques de "Who's Next", pour ceux qui aiment ce genre. Mais le groupe joue de manière phénoménale, Entwistle et Moon en particulier, qui sont partout, littéralement déchainés. Tout cela avait lieu cinq ans avant que ne sorte le film du même nom qui, au moment où explosaient les Jam, avait lancé le revival mod s'appropriant à déferler sur l'Angleterre. A ce moment-là, des milliers de jeunes hommes s'étaient procuré le double album, avait salivé sur le livret (des photos en noir et blanc de la vie quotidienne de Jimmy, qui, contrairement à ce qu'on pensait à l'époque, avaient été prises dans les seventies) et avaient sévèrement déchanté en écoutant la musique : du rock à tendance hard, country ou progressif. Assez poussif, il faut bien l'admettre. Le truc ressort en plusieurs versions dont une *super deluxe*, superbe (livre, poster, fac-similés, etc), qui devrait ravir ceux qui chérissaient leur vinyle.

The Rolling Stones

"SOME GIRLS"
A&M/Universal

Il semble que les fans des Stones qui étaient en âge de se payer "Some Girls" à sa sortie n'aient jamais fait grand

cas de cet album. Il était pourtant bien meilleur que "Black & Blue", "It's Only Rock'n'Roll" et "Goats Head Soup". On peut même dire que c'est simplement le meilleur disque des Stones depuis "Exile On Main St", tout comme on peut affirmer que c'est leur dernier grand classique. Après cela, hormis quelques bricoles sur "Tattoo You", il n'y a rien à sauver. On connaît l'histoire par cœur : les Stones, chahutés par les punks, voulaient en découdre. C'est à moitié vrai : le tube du disque est ce "Miss You" disco, "Far Away Eyes" est un pastiche country, "Just My Imagination" une reprise Motown et "Beast Of Burden" sonne très soul. Les inédits, globalement très bons, présents sur un second CD (sans parler des bootlegs de l'époque sur lesquels Keith reprend "Sing Me Back Home" et autres merveilles redneck), montrent que Keith Richards et Ron Wood écoutaient plus Waylon Jennings ou Bob Marley que les Clash ou Dr Feelgood, mais c'est ainsi, "Some Girls" est considéré comme leur disque punk. Il est, surtout, rock and roll. Parce que la production est parfaite, c'est-à-dire crue et brouillonne, et surtout parce que, grâce aux invectives

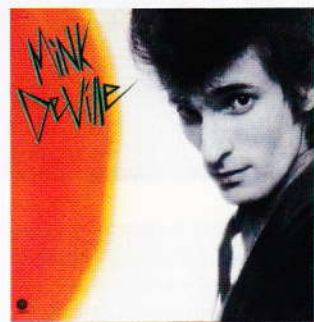


de Jagger qui se plaignait de la léthargie d'un Keith très opiacé, le groupe accélère le tempo. Ce qui débouche sur certains de leurs titres les plus jubilatoires dont "Shattered" — Mick sonne comme Rotten sur "EMI", mais ce ne peut qu'être une coïncidence puisque l'album des Pistols n'était pas sorti quand "Some Girls" fut conçu — l'énorme "Respectable", "When The Whip Comes Down", "Lies" ou, le clou de l'album, ce "Some Girls" répugnant perforé par un solo d'harmonica sidérant. Tout cela mis bout à bout débouche sur un disque beaucoup plus riche et varié qu'on ne l'admet généralement, le tout enfermé dans une pochette grandiose. Un grand classique rock and roll, une fois de plus disponible en plusieurs versions plus ou moins luxueuses, celle de base suffisant amplement puisqu'elle propose bien les fameux inédits dont le mythique "Claudine", consacré à l'héroïne malheureuse de "The Party". Excellente réédition.

Mink DeVille

"CABRETTA", "RETURN TO MAGENTA"
Culture Factory/Capitol

La fin des années 70 était une époque fertile pour le rock and roll : à peu près au moment où les Stones sortaient "Some Girls", le groupe de Willy DeVille, Mink DeVille, publiait coup sur coup deux chefs-d'œuvre impérissables, "Cabretta" et "Return To Magenta". Le public découvrait alors, médusé, un homme inclassable. Apparu via la scène punk new-yorkaise, Willy n'avait pas grand-chose à voir avec Johnny Ramone ou Richard Hell. Son truc à lui, c'était le Brill Building tendance Leiber et Stoller ou Pomus et Shuman. Le son de uptown Harlem. On le rangeait à côté de Springsteen alors qu'il devait plus à Ben E King, aux Drifters ou aux Coasters. Produit et arrangé par l'immense Jack Nitzsche, "Cabretta" reste tant d'années plus tard un album phénoménal. Le groupe est parfait, les compositions magiques et la voix hallucinante. Disque hérissé, en retenue, tout en nerfs. "Return To Magenta", à peine moins connu, est à redécouvrir d'urgence. Normal, Nitzsche, une fois



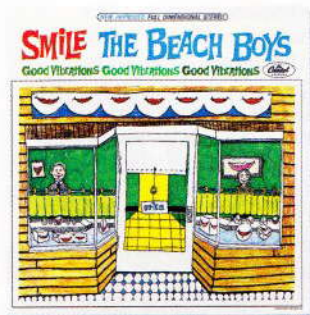
de plus, est de la partie et l'album, comme son prédécesseur, permet de se rendre compte à quel point Willy était un grand songwriter autant qu'un chanteur d'exception. Ces deux albums (comme "Le Chat Bleu") n'avaient jamais été réédités correctement par Capitol et voici qu'un label inconnu (Culture Factory) les ressort en version cartonnée, sans livrets ni notes de pochettes, mais avec un son parfait. Bizarre, mais grandiose.

The Beach Boys

"SMILE"
Capitol/EMI

OK, OK, l'hystérie est un peu passée depuis que Brian, génie de quelques années, l'a sorti en solo avec son aréopage de groupies en 2004. N'empêche, à l'époque, les petites filles adhéraient, mais les hommes, eux, savaient bien qu'il ne s'agissait pas du produit authentique. Voici enfin concrétisée la légende par excellence, dont le tracklisting est naturellement

copié sur celui du projet de Wilson puisque le disque mythique n'avait jamais existé d'aucune manière auparavant. Beaucoup de morceaux avaient filtré sur différents albums plus ou moins médiocres des garçons plagistes. Les voici donc, ré-agencés dans le but d'en faire le plus grand disque de tous les temps. Cette réputation délirante est-elle méritée ? A vrai dire, non. Il est évident que "Surf's Up", "Cabin Essence", "Heroes And Villains", "Wind Chimes" ou "Good Vibrations" sont de grands morceaux. Il est également évident que ceux-là, malgré leur magnificence, assemblés à d'autres, ne font pas un album délirant. Et que, à l'époque, il y avait des disques faramineux réalisés par les Beatles, les Stones, les Who, voire Dylan ou le Velvet Underground bien supérieurs à cette chose bouffie. En réalité, "Smile", ce fantôme absolu, est très indigeste. Enfilé d'un bout à l'autre, c'est le coma diabétique assurée. Wilson se perd, comme plus tard les héros du prog rock, dans le complexe classique. Il veut à toute force rivaliser avec McCartney (qui, lui, sait faire une chanson pop à partir de bases classiques et, dans ce



sens, "Eleanor Rigby", "Martha My Dear" ou "She's Leaving Home" n'ont jamais été égales) et ce faisant, s'égare dans la complexité néo-baroque propre à tous les simples d'esprit de la seconde moitié des sixties. Enfin, il faut saluer ces couillons très laids de Mike Love et Al Jardine, qui avaient déclaré la guerre à Van Dyke Parks : les paroles de ce dernier sont, globalement, un paquet de conneries qui ne veulent rien dire. On imagine l'humiliation de tout être humain normalement constitué lorsqu'on l'oblige à chanter "I'm gonna chow down my vegetables", "A wah wah ho wah", "who ran the iron horse ?", "hung velvet overtaken me, dim chandelier awaken me" (encore plus fort que "A Whiter Shade Of Pale"), "once at night, cotillion squared the fight" ou "columnated ruins domino !". La vérité, que personne ne vous dit, chers lecteurs enfiévrés, c'est que rien ici, y compris le grandiose "Surf's Up", n'égale "God Only Knows", "She Knows Me Too Well", "I Know There's An Answer", "California Girls" ou même le petit instrumental divin

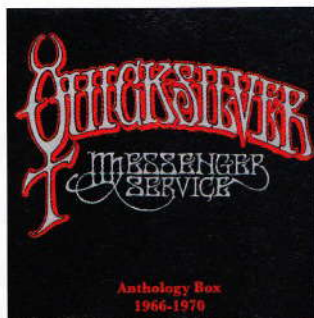
"Let's Go Away For Awhile". Dans le fond, sans doute Wilson était-il vraiment génial puisqu'il avait décidé de ne pas sortir cet amalgame de naïseries hippies en son temps, conscient, sans doute, que face à "Beggars Banquet", il n'y avait rien à faire ! Pour ceux qui se méfient, on recommande chaudement l'écoute de "Vega-Tables", "Holidays", "The Elements : Fire (Mrs O'Leary's Cow)" ou, mieux encore, de "I Wanna Be Around/ Workshop", qui ferait passer "Ob La Di Ob La Da" des Beatles pour le chef-d'œuvre du 20^e siècle. C'était quoi, déjà la phrase de John Ford ? Ah, oui : "Quand la légende vaut mieux que la vérité, imprimez la légende."

Quicksilver Messenger Service

"ANTHOLOGY BOX 1966-1970"

Cleopatra (import Gilbert Joseph)

Pour les fous de Quicksilver, c'est la fête : deux CD live (l'un couvrant la période 1966-1967, l'autre 1968-1970), un autre de outtakes, un DVD, un badge, un foulard, bref, un rêve pour le fan-club. Pour les autres, qui trouvent que Cipollina



était un grand guitariste mais que Quicksilver Messenger Service ne savait pas composer le moindre morceau (et que le chanteur était très faible), ça ne changera pas grand-chose. Peu importe, ce coffret ne leur est pas adressé.

Dave Davies

"HIDDEN TREASURES"

Sanctuary (import Gilbert Joseph)

Enfin. Enfin un assemblage cohérent (sans même parler du son, excellent) des morceaux grandioses de l'autre Davies. Soit ceux qui auraient été prévus pour son mythique et hypothétique album solo de 1969 — cette théorie n'est pas prouvée — éparpillés sur des compilations comme "Kronikles" ou "The Great Lost Kinks Album", voire sur des singles ou les albums officiels des Kinks. Ce "Hidden Treasures" n'offrira rien d'inédit aux maniaques des Kinks, mais il propose pour la première fois et superbement l'œuvre de Dave Davies, très bon songwriter qui a eu la



phil spector

Back To Mono the philles album collection

COFFRET COLLECTOR EDITION LIMITEE 7 CD - (façon Vinyl Replica)
et un livret illustré de 36 pages, retraçant l'ascension fulgurante du génial maniaque de la Mono, LE producteur Superstar, monstre sacré de la Pop Music

Inclus :

The CRYSTALS "He's A Rebel", "Da Doo Ron Ron",
The RONETTES "Walking In The rain", "Do I love You ?", "Be My Baby", "You Baby",
BOB B. SOXX And The BLUE JEANS "Not Too Young To Get Married",
DARLENE LOVE "(Today I Met) The Boy I'm Gonna Marry"...

UN MUST déjà DISPONIBLE



À DÉCOUVRIR CHEZ LES DISQUAIRES

GIBERT JOSEPH

chaPitre

Cultura

Furet du nord

Retrouvez toute la liste des disquaires **DSTARTER** sur www.startermusic.fr

SUIVEZ L'ACTU LEGACY A TOUT MOMENT !

www.legacyrecordings.fr

SONY MUSIC

LEGACY

ROCK & FOLK

Bonheur

Rééditions, albums perdus et nouveautés :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

PINK FLOYD "Wish You Were Here"

Emi

Après "The Dark Side Of The Moon", c'est au tour de "Wish You Were Here" de réapparaître en vinyle avec son remasterisé. Inutile ici de ressasser tous les mythes et anecdotes derrière cet album qui figure parmi les plus populaires de Pink Floyd, le véritable intérêt de cette publication réside dans le soin porté par EMI pour reproduire la pochette d'origine. Car c'est aujourd'hui un fait un peu oublié, mais la photo présentant un homme en feu serrant la main d'un autre individu n'est pas la véritable couverture de l'album. A sa sortie en 1974, "Wish You Were Here" était emballé dans un sac de plastique

noir sur lequel était collé un sticker rond dessinant une poignée de mains mécaniques. Beaucoup ont considéré cet emballage inutile et l'ont souvent déchiré puis jeté. Trouver un exemplaire original de "Wish You Were Here" complet et en bon état est ainsi devenu de plus en plus difficile – et onéreux – au fil des ans. Avec cette réédition fidèle, l'album est de nouveau disponible comme au jour de sa sortie, la version 2011 enrichit même l'objet d'un poster, d'une carte postale et de la version mp3 de l'album.

THE BEACH BOYS "Smile"

Capitol

Tenir entre ses mains un vinyle de "Smile" des Beach Boys, c'est un rêve de gosse qui se réalise. Surtout quand la pochette, fidèle jusqu'au moindre détail

aux cartonnés qui circulaient dans les studios Capitol vers 1967, affiche au dos le tracklisting original. Ce clin d'œil amusant témoigne du travail de passionné réalisé par les responsables de cette édition, riche de plusieurs inserts, un livret et deux disques. Concernant le contenu – évidemment fabuleux – notons simplement que la face 4 qui contient des mix stéréo et des extraits de séances n'apporte strictement rien d'autre que du remplissage (et cela nous rappelle que "Smile" n'aurait sans doute pas eu la même séquence de morceaux en 1967). Pour le reste, quiconque possédant une platine vinyle et n'ayant pas la patience (ou les moyens) d'écouter le coffret 5-CD des "Smile Sessions" se doit de posséder cette version de l'album.

MICHAEL YONKERS BAND

"Microminiature Love"

Sub Pop

L'histoire de Michael Yonkers et de son premier album tient un peu de la légende urbaine. Enregistré en 1968 à Minneapolis, "Microminiature Love" fut à l'époque refusé par le label Sire pour une raison demeurée obscure. Les bandes furent mises de côté et Yonkers poursuivit une carrière discrète, publiant des albums folk étranges sur son propre label. Exhumés en 2002 par le label De Stijl, les morceaux enregistrés par Yonkers en 1968 sont aujourd'hui de retour sur support analogique grâce à Sub Pop. On y entend un chanteur halluciné, jouant un rock psychédélique dur et froid, hurlant des textes hantés par la guerre du Vietnam ("Boy In The Sandbox", "Kill The Enemy").

